

CONCLUSION

Rétrospectivement, l'apport des classiques apparaît clairement. Ils ont élaboré une théorie économique cohérente qui permet d'analyser le développement économique et de comprendre le rôle que jouent les marchés dans l'allocation des ressources. Sur cette base, ils ont conçu des propositions de politique économique qu'ils ont défendues avec persévérance et qui ont été adoptées, au moins, en Grande-Bretagne. Mieux, ils peuvent soutenir que ces mesures ont contribué de façon significative à la croissance de l'économie anglaise.

Pourtant, à la fin du 19^{ème} siècle, leur enseignement a été critiqué de divers côtés. Le libéralisme a été remis en cause. L'apparition de nouvelles puissances industrielles a suscité un renouveau du protectionnisme censé protéger les industries naissantes. Les conflits sociaux, les progrès des mouvements socialistes et des organisations ouvrières ont été à l'origine d'une législation sociale. La simple référence au slogan « Laisser passer, Laisser faire » n'apparaissait pas suffisante pour analyser ces problèmes.

Les arguments que les socialistes, les historicistes et les institutionnalistes invoquent contre les classiques sont, à bien des égards, comparables. Ils leur reprochent de considérer les lois économiques comme des lois naturelles qui décrivent le comportement des hommes et la régulation du système dans toutes les sociétés. Contre eux, ils soutiennent que l'évolution des sociétés obéit à des lois que seule l'histoire peut mettre en évidence. En Allemagne et aux États-Unis, les historicistes et les institutionnalistes ont, dans les Universités, une influence déterminante. Leur rôle, en France et en Angleterre, est loin d'être négligeable. Leurs arguments sont en porte-à-faux. D'un côté, nul ne conteste l'intérêt de l'histoire économique et nombreux furent les classiques qui, suivant l'exemple de Smith, considéraient que les lois qui régissent l'économie dépendent de la structure sociale. De l'autre, l'espoir de mettre en évidence des « lois historiques » s'avéra mal fondé.

Quand on s'interroge, aujourd'hui, sur le développement de l'analyse économique à la fin du 19^{ème} siècle, c'est essentiellement aux néo-classiques que l'on pense. Le problème est de savoir dans quelle mesure leurs analyses marquent une rupture radicale avec la théorie classique. Jevons et Walras ont toujours eu le souci de souligner le caractère révolutionnaire des idées qu'ils avançaient. Ils prétendaient sortir la science économique de l'impasse dans laquelle les classiques, notamment Ricardo, l'avaient conduite. Quand il s'agit de définir ce qui l'oppose à ses prédécesseurs, Jevons est particulièrement clair. Les classiques présentaient le travail comme *la cause* de la valeur alors que selon lui, la valeur dépend entièrement de l'utilité. Il admet, certes, que la quantité de travail dépensée pour produire un bien influence son prix. Mais l'effet est indirect et met en jeu deux mécanismes. Le travail affecte l'offre et l'offre affecte l'utilité marginale qui détermine le rapport d'échange. « Le coût de production détermine l'offre ; l'offre détermine le degré final d'utilité ; le degré final d'utilité détermine la valeur. » (Jevons, 1871 : 187) S'il triomphe de Ricardo, c'est en s'appuyant sur un argument erroné : il suppose que, pour Ricardo, le coût de production détermine la valeur sans qu'il soit nécessaire de faire référence à la demande. Cette thèse est insoutenable. La théorie ricardienne repose, précisément, sur l'idée qu'une augmentation de la demande de produits agricoles entraîne l'utilisation de techniques de production plus intensives et une hausse de leurs coûts de production qui, indirectement, affecte l'ensemble des prix. En explicitant le rôle de l'utilité dans la détermination de la demande, Jevons franchit, certainement, une nouvelle étape mais on ne peut guère parler d'un changement révolutionnaire. Il y a entre les analyses des classiques et celles des néo-classiques une continuité sur laquelle Marshall a mis, avec raison, l'accent. Évoquant les critiques que les néo-classiques ont adressées à Ricardo, il

conclut « sans doute presque tout ce qu'ils disent lorsqu'ils expriment leurs propres opinions est vrai dans le sens qu'ils lui donnent ; certaines idées sont nouvelles et beaucoup sont présentées sous une forme meilleure. Mais ils ne paraissent avoir fait aucun progrès pour justifier leur prétention d'avoir découvert une nouvelle théorie de la valeur qui s'oppose nettement à l'ancienne, ou qui entraîne la destruction de l'ancienne théorie au lieu d'un simple développement et d'une simple extension. » (Marshall, 1890 : 676)